

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

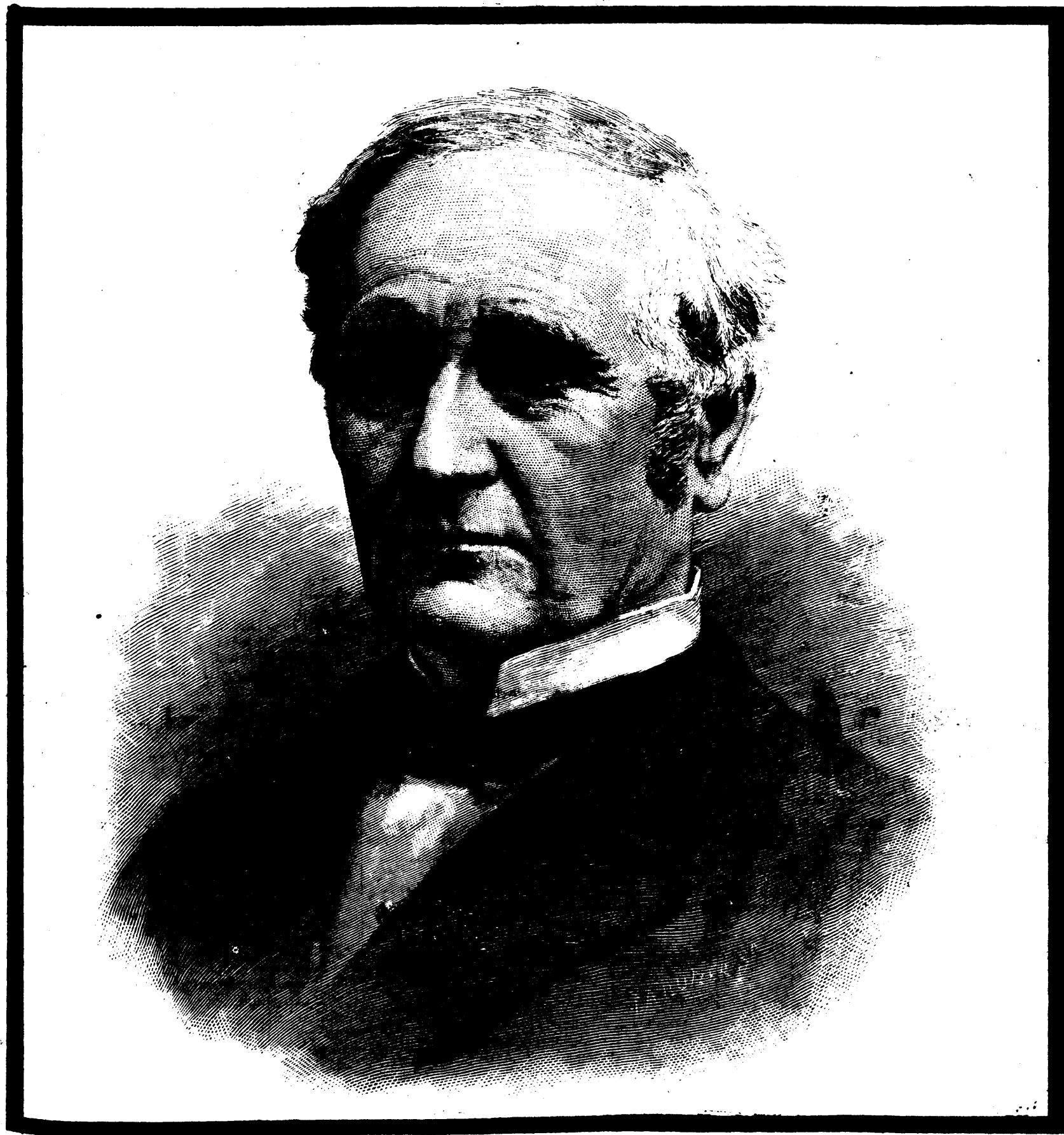
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 84 - Samedi, 12 décembre 1885
Bureaux 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



THOMAS ANDREWS HENDRICKS, VICE-PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS, DÉCÉDÉ LE 25 NOVEMBRE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 12 décembre 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les buveurs de sang.—La Porteuse de Pain (suite).—Nos gravures.—Thomas Hendricks.—Primes du mois de novembre.—Récréations de la famille.—Les commandements de l'époux.

GRAVURES : Thomas Andrews Hendricks, vice-président des Etats-Unis.—Le Maréchal Serrano.—Don Carlos, prétendant au trône d'Espagne.—Alphonse XII, Roi d'Espagne.—Marie Christine, Reine régente d'Espagne.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

LA MORT DE RIEL

Il nous reste encore quelques douzaines de copies de cette intéressante petite brochure. Prix : 10 cents la copie, 75 cents la douzaine. Adressez :

BERTHIAUME & SABOURIN.

Boîte 1070, Montréal.

ENTRE-NOUS



peine la variole a-t-elle disparue, que nous sommes menacés d'une nouvelle épidémie.

On dit, en effet, que la diphtérie se répand de plus en plus et on signale un grand nombre de cas non seulement dans les villes, mais surtout dans les campagnes.

Cette maladie se développe, dit-on, dans les endroits où les égouts sont défectueux, et Dieu sait si ceux de Montréal sont parfaits !

Cette question des égouts a toujours été négligée. Ceux que l'on a à Montréal et dans la plupart des villes de notre province ont été construits à la diable, sans plan général et sans aucune idée de l'hygiène. Mais on ne s'inquiète guère de cela, pourvu qu'il y ait profit pour les entrepreneurs, et....., dit on tout bas, pour certains représentants.

J'ai dit que la diphtérie se propage aussi dans les campagnes, j'aurais mieux fait de dire qu'il s'agissait de certains villages, qui se trouvent dans des conditions particulières.

Ste-Scholastique et Ste-Anne des Plaines sont précisément dans ce cas, et l'an dernier, on a constaté dans la première de ces localités quatre-vingt-dix décès dus à cette terrible maladie.

Le Dr Beausoleil, à qui j'en parlais dernièrement, me dit que cet état de choses est dû à certaines eaux stagnantes, dans lesquelles les microbes se multiplient avec une rapidité étonnante.

Faites donc attention aux canaux de vos maisons et à l'eau que vous buvez !

.

La mort nous menace de tous côtés. La terrible faucheuse nous guette partout, dans les palais, les cercles princiers et les demeures les plus pauvres.

Vous savez si les Anglais sont fiers de leurs cercles, que l'on a baptisés même en France, hélas ! du nom britannique de clubs. Le luxe, le confort, le service, tout y est parfait, disent-ils.

C'est vrai, mais on y empoisonne les gens.

Il y a huit jours, une vingtaine de membres du *Metropolitan Club*, de Montréal, étaient réunis, quand vers six heures, on vint annoncer que le souper était servi. Neuf des personnes présentes décidèrent de prendre leur repas et s'attablèrent.

La soupe, une soupe au gibier, chef-d'œuvre du Vatel de l'endroit, jetait un parfum à donner de l'appétit à l'homme le plus dyspeptique du monde. Tous la dégustèrent, et à part un petit goût amer, elle fut déclarée excellente.

Cinq minutes ne s'étaient cependant pas écoulées, que les convives furent saisis de nausées et un médecin fut appelé en toute hâte.

Il constata un empoisonnement, mais les secours étant arrivés à temps, ils en furent quittes pour une indisposition de deux jours.

La soupe fut analysée par un chimiste qui déclara y avoir trouvé de l'arsenic en quantité suffisante pour tuer quarante personnes !

La grande quantité de poison, en provoquant des vomissements immédiats, a seule sauvé les malades.

La police cherche et ne trouve rien.

On a été chez tous les pharmaciens pour découvrir lequel avait vendu le poison, mais sans succès.

La chose s'est passée, comme je vous l'ai dit, dans un club anglais, anglais de la cave au paratonnerre, mais si un attentat du même genre avait été commis dans un cercle canadien !!!

.

A en croire la plupart des journaux étrangers il n'est pas de pays sur terre où l'avenir soit moins certain qu'en France. Vous connaissez le vieux cliché : "En France, dit-on, il y a quatre ou cinq partis, on ne s'entend pas, on se dispute constamment, et on ne comprend pas le système de gouvernement représentatif."

Ce qu'il y a de plus vrai dans tout cela, c'est que c'est une absurdité.

Les partis qui existent en France se retrouvent partout, mais en Angleterre il y en a un peu plus qu'ailleurs, voilà toute la différence. On y compte les conservateurs, conservateurs-libéraux, libéraux, radicaux, parnellistes, nationalistes, etc., etc., et pas plus qu'ailleurs ils ne peuvent s'entendre.

Mais on est si jaloux de la France que l'on trouve toujours moyen d'en dire du mal, sans toutefois pouvoir arriver à lui enlever une parcelle de sa supériorité et de sa grandeur.

La France est en république ! dit-on, en matière de conclusion.

Le beau crime, en vérité, à une époque où les empereurs et les rois passent leur temps à trembler de crainte d'être assassinés par leur fidèles sujets ; et quand ils comptent tant sur l'amour de leurs peuples qu'ils n'osent sortir autrement que dans des voitures blindées et escortés de cent cavaliers armés jusqu'aux dents.

.

Ils comprennent du reste si bien l'instabilité de leur position, ces porteurs de couronne, que s'attendant à une dégringolade, dont la date est incertaine, qu'ils prennent leurs précautions pour assurer du pain à leur vieillesse ainsi qu'à leurs enfants.

A qui appartient en grande partie la ville de Philadelphie ?

A la famille d'Orléans, à la famille royale d'Espagne, à des princes allemands, belges, autrichiens, italiens, etc., etc.

Ce n'est un secret pour personne que plusieurs grandes usines de pétrole de la Pensylvanie sont la propriété du Prince de Galles, qui a dit un jour : "Je serai le premier président de la république anglaise."

Les princes d'Orléans ont cependant d'immenses domaines en France, domaines confisqués par Napoléon III et restitués par le gouvernement de la république.

Vous voyez donc qu'il n'y a pas tant à crier contre ces pauvres républicains, et que les rois et princes ont encore plus de confiance en eux qu'en leurs partisans plus royalistes que le roi.

.

En attendant tous ces bouleversements, notre mère-patrie distance tous les nations dans les arts, les lettres et les sciences.

En ce moment même, il existe un homme devant lequel le monde entier s'incline avec respect, un génie étonnant qui travaille pour le bien des hommes pendant que tant d'autres cherchent des engins de guerre pour mieux les tuer.

Ce savant illustre et modeste, c'est Pasteur ! Pasteur, le guérisseur de la rage, qui, à force d'études, d'expériences, de science, de travail est arrivée à arracher à la nature son secret et à trouver le remède contre l'hydrophobie, cette horrible maladie, sans espoir, plus terrible que tous les autres fléaux, qui peut nous surprendre en tout temps et contre laquelle se sont heurtés tous les génies de toutes les nations.

Aujourd'hui, la question est résolue et un des nôtres, un Français comme nous, a trouvé la solution du problème insoluble.

De toutes les parties de l'Europe on envoie à

Paris les personnes mordues par des chiens enragés et le Français les guérit.

La renommée du grand savant a ému même les Américains. Voici ce que disait un journal des Etats-Unis lundi dernier :

Deux enfants ont été mordus dernièrement par un chien enragé à Newark. Ces deux enfants ne seront pas privés du merveilleux remède du Dr Pasteur. Dès hier, le Dr O'Gorman prenait le sage parti de demander par le câble à M. Pasteur s'il consentait à recevoir et à soigner ces enfants. La réponse ne s'est pas fait attendre ; elle est digne de l'illustre savant :

"Envoyez de suite s'il y a du danger." (Signé) PASTEUR. Immédiatement, le Dr O'Gorman et le Dr Frank Billings, ce dernier élève du médecin allemand, le Dr Koch, qui a tenté d'appliquer au choléra les méthodes de Pasteur se sont mis à recueillir, par souscription, dans le corps médical et dans le public, les fonds nécessaires au voyage en France de ses deux enfants. Nul doute, d'ailleurs, que la Compagnie transatlantique ne s'empresse de faciliter leur départ. On peut donc espérer que d'ici à douze ou quinze jours, les pauvres petits seront entre les mains de leur sauveur. On sait que M. Pasteur répond de la guérison, pourvu que la rage ne soit pas encore déclarée ; or, il est rare que l'incubation ne dure pas au moins un mois. Le jeune Meister, le premier être humain sauvé par le savant de la rue d'Ulm, n'a été mis en traitement que vingt-six jours après sa morsure.

.

En Espagne, comme ailleurs, ce ne sont pas les partis politiques qui manquent.

Depuis la mort du roi Alphonse, de prussienne mémoire, tous les Espagnols se regardent avec défiance, et déjà on voit dans leurs yeux de feu, qu'une explosion va éclater.

La jeune reine Christine a été nommée régente, mais ses sujets ne voient en elle que l'Autrichienne. On lui reproche d'être fière et hautaine, on semble lui en vouloir de ne pas avoir de sang espagnol dans les veines, et les royalistes les plus dévoués ne sont pas éloignés, dit-on, de demander la régence de l'ex-reine Isabelle, malgré sa triste réputation.

Les républicains rêvent aussi de renverser la régente, et leur parti compte dans ses rangs les hommes les plus distingués d'Espagne.

Don Carlos s'agite de son côté ; déjà on parle ouvertement d'une révolution suscitée par ses agents. Don Carlos, comme son père, ne perd jamais une occasion de revendiquer ce qu'il appelle ses droits, et c'est grâce à ses nombreuses interventions, à main armée, que l'Espagne a le bonheur d'être en guerre civile tous les dix ans au moins.

Cette fois, Don Carlos ne réclame rien pour lui, mais tout pour son fils, Don Jaime, qui veut à tout prix devenir roi des Espagnols, qui ne veulent pas de lui.

Dans chaque proclamation que lance ce Don Quichotte sinistre, il ne parle que de sa mission divine et du devoir qui lui incombe de faire le bonheur de ses sujets.

Ces gens-là sont tous les mêmes ; c'est toujours au nom de Dieu qu'ils mettent tout à feu et à sang, mais eux-mêmes s'en tirent sans la moindre égratignure.

C'est la loi fatale de ce malheureux pays. L'Espagne, sans guerre civile et sans assassinats, ne serait plus l'Espagne.

"De l'amour ou du sang," c'est ainsi que la définissait un écrivain, qui me semble avoir dit vrai.

.

En ce moment de commotion politique, où l'on se demande ce qui va sortir du mouvement qui s'opère chez nous, si c'est le réveil où l'agonie de notre race, on voit nombre de gens rester indifférents, parce qu'ils ont des places du gouvernement, d'autres s'abstiennent dans l'espoir d'en avoir une, qu'ils sollicitent depuis longtemps, et on en remarque d'aucuns qui s'agitent dans le même but.

Ce qui nous tue, ce qui tue surtout notre jeunesse, c'est l'amour de vivre aux dépens du commun, tout le monde veut être placé dans un bureau du gouvernement.

Dernièrement, je relisais les *Petites Mains*, de Labiche, et je tombais sur ce passage qui semble pouvoir s'appliquer tout aussi bien au Canada qu'à notre mère-patrie :

Aujourd'hui, chaque Français vacciné croit avoir droit à une place... encore un peu, on priera le gouvernement de distribuer des numéros d'ordre à messieurs les nouveaux-nés. Toi, petit, tu as la vue basse, tu seras dans

la diplomatie... ; Celui-ci sera marqué pour la marine ; cet autre pour les finances. Tout ce monde aura son bureau, sa petite table, son encrier et sa plume derrière l'oreille... Joli petit peuple !... tout cela grouillera, griffonnera et émargera ! Qui veut des places ? prenez vos billets ! Et à ces administrateurs que manquera-t-il ? une seule chose : des administrés ! Mais on en fera venir de l'étranger, en payant le port !...

Sous cette prose pleine d'humour et d'esprit se cache une grande vérité.

.

Plusieurs personnes m'ont écrit pour me demander quelques explications au sujet d'un passage de ma dernière causerie. Toutes ces demandes peuvent se résumer ainsi :

« Que voulez-vous dire par ligue nationale, ayant son organe, et quel est votre but ? »

Mon but, c'est l'organisation d'une ligue nationale de tous les Canadiens d'origine française, « qui aurait pour effet le groupement de toutes les bonnes volontés. »

Cette ligue aurait pour tâche : « la propagande et le développement de l'éducation patriotique et militaire. C'est par le livre, le chant, le tir et la gymnastique que cette éducation doit être donnée. »

Je suivrais l'exemple de Déroulède, comme vous le voyez par les citations entre guillemets.

Notre mot d'ordre serait comme je l'ai déjà dit : « Religion et Patrie. » Rien de politique, surtout, ce serait tuer le patriotisme. C'est avec la politique qu'on est arrivé à assassiner Riel à Régina.

L'œuvre de Déroulède est immense et la ligue des patriotes compte aujourd'hui plus d'un million de membres. Les plus grands noms de France y figurent.

La ligue nationale canadienne aurait son organe, car il faut un organe spécial à une telle œuvre.

« Les lecteurs et les lectrices de toute opinion trouveront là une sorte de magasin d'éducation patriotique, où seront passés en revue toutes les gloires de la nation depuis ses origines : dates de victoires, traités, patrons de la patrie, bons serviteurs du pays, invasions, guerres et défenses nationales, hommes et femmes célèbres dans les arts, les lettres, les sciences, etc. »

C'est sur ce programme qu'est fondé en France « le Drapeau, » et on conçoit facilement qu'on pourrait faire, en Canada, quelque chose du même genre, mais essentiellement appliqué à notre pays.

On nous reproche de ne pas nous occuper assez de sport, le reproche est mérité ; cependant, on constate depuis quelques années un mouvement très accentué en ce sens, nous avons des sociétés de raquetteurs très bien organisées. C'est donc un excellent noyau, mais il ne faudrait pas en rester là, il faut s'occuper d'escrime, de tir, de gymnastique et de chant.

Il ne s'agit pas de déclarer la guerre à l'Angleterre, comme certains idiots d'origine britannique pourront le supposer, mais il faut être prêt à nous défendre en cas d'attaque de la part des fanatiques orangistes.

Un peuple fort inspire toujours du respect et je répète encore : « On n'attaque que les faibles, on ne surprend que les oublieux, on n'opprime que les lâches. »

Si on veut organiser cette ligue, la chose est facile. On aura certainement l'appui du clergé et le concours de la jeunesse intelligente et de tous les hommes sérieux du pays.

La fondation d'un journal de ce genre, journal hebdomadaire, ne demanderait pas grands fonds, il suffirait d'un seul homme, vraiment dévoué et patriote, pour suffire à la tâche.

Quand à la rédaction, elle serait facile à trouver, car je suis sûr que tout écrivain de cœur se ferait un honneur de collaborer à une aussi noble cause, comme on voit, en France, tout ce qui a un nom dans les lettres, offrir sa plume à ce journal patriotique.

De plus, détail important, cette publication porterait de beaux bénéfices.

Le *Monde Illustré* doit compter parmi ses lecteurs plusieurs hommes capables de tenter l'entreprise.

Souvenez-vous que nous ne devons pas seulement travailler pour nous, mais aussi pour la Patrie !

LÉON LEDIEU.

LES BUVEURS DE SANG

SOUVENIR DE GUARDAFUL

(Suite et fin)

QORSQUE nous quittâmes Bab-el-Mandeb nous nous trouvâmes en pleine tempête. Le vent était remonté au nord-ouest et produisait dans le gouffre d'Aden un immense tourbillon. Nous avions été entraînés vers Guardaful et cela d'autant plus facilement que, je le répète, nos matelots avaient été surpris et étaient dans des dispositions d'esprit de révolte, refusant absolument le service.

La tourmente nous laissa à la côte d'Afrique et nous vîmes échouer entre Lasgori et Berber. La *Britannia* s'entreouvrit et coula à pic en trois minutes. C'est à peine si j'eus le temps de m'affaler dans un canot avec James et de couper d'un coup d'une hache qui me tomba sous la main les garants retenant encore l'embarcation à ses bossoirs. Je me trouvais dans un canot en compagnie d'une vingtaine de matelots, parmi lesquels étaient les quatre chenapans qui avaient organisé le supplice du *ship-boy*. Je le pris immédiatement de haut et j'avertis ces derniers qu'à la moindre tentative dirigée contre James, en vertu de mon grade (j'étais aspirant de première classe), je les ferais jeter par-dessus le bord. Ils se le tinrent pour dit et se plièrent à la manœuvre. Tout alla à souhait pendant trois jours. Comme la côte était inhospitalière, habitée par des anthropophages, j'avais mis le cap sur le large, sachant bien que je finirais par rencontrer la route des navires qui vont à Aden. Malheureusement, le troisième jour au soir, une barre se brisa, et les hommes, qui n'avaient rien mangé, rien bu depuis que la *Britannia* avait sombré, refusèrent de souquer plus longtemps les avirons. Nous dérivâmes alors au gré du vent et des vagues qui s'étaient apaisés. Ne pouvant forcer vingt hommes à manœuvrer, j'attendis.

Le cinquième jour, ou plutôt la cinquième nuit, un conciliabule s'engagea entre les quatre bourreaux de James. Ils avaient dévoré un bout de cordage qu'ils avaient réduit en étoupe et, pour cette raison sans doute, étaient demeurés plus vigoureux que les autres. Je ne dormais pas, la fièvre me travaillait et, sauf la respiration tranquille du gentil *ship-boy* qui s'était couché à mes pieds, aucun bruit n'empêchait de parvenir jusqu'à moi la terrible conversation qui suit :

—A quoi ce chien de James est-il bon ? dit Bob.

—A rien, *goddam*, si ce n'est à nous porter malheur.

—Il serait bon à autre chose, mes maîtres, dit un troisième.

—A quoi ? fit celui que l'on avait appelé Bob.

—A nous empêcher de mourir de faim.

—Que voulez-vous dire ? répliqua Bob.

—Je veux dire qu'il faut que nous le mangions. C'est facile. J'ai mon couteau. J'ai été cuisinier. A douze ans la chair est tendre, le sang pur. Je le saignerai comme un poulet.

—Mais le lieutenant ? dit celui qui avait parlé le quatrième.

—Le lieutenant, nous l'amarrons, *my boys*, ricana Bob.

J'avais envie de prendre le manche de la barre que je gardais par précaution à portée de ma main et de briser le crâne à l'un de ces scélérats, mais je réfléchis qu'il valait mieux laisser croire que je n'avais pas entendu. Les gredins, s'ils savaient que je connaissais leurs desseins n'hésiteraient pas à se débarrasser de moi dans le plus bref délai. Je me tins donc tranquille et n'en veillai qu'avec plus d'attention, bien résolu à me faire passer sur le ventre avant de laisser l'un de ces maudits chiens d'Anglais toucher à James.

Pendant deux jours encore nous continuâmes à viriner. Plusieurs hommes étaient tombés de faiblesse au fond du canot ; un autre m'avait cherché querelle. Je l'avais envoyé d'un coup de tête par-dessus le bordage, quoique je n'eusse plus qu'une force nerveuse à ma disposition. James ne pouvait plus se tenir debout.

Au coucher du soleil, je m'étais appesanti. Tout à coup, je reçus derrière la tête un coup terrible. Je ne sais avec quoi il fut porté. Je crois que ce fut avec le talon d'une botte. Le choc m'étourdit. Je sentis que l'on me passait un filin sur les

jambes. Me rappelant la conversation des quatre bandits, je m'efforçai de me débattre. Ce fut en vain. Dix hommes me ligottèrent les pieds et me maintinrent plutôt par leur poids que par leurs mains au fond de l'embarcation.

James était près de moi. Sa tête touchait presque la mienne. Je sentis qu'on le faisait glisser. Ses boucles frôlèrent mon visage. La rage de ne pouvoir lui porter secours me rendait fou ; j'essayais de mordre dans ses cheveux pour le retenir, mais je n'y parvins pas, et les efforts nouveaux que je venais de faire avait achevé de m'épuiser. Alors, impuissant, fermant les yeux pour ne rien voir, j'entendis les monstres égorger l'enfant.

Celui qui avait été maître coq lui enfonça le couteau dans la rage. James poussa un cri affreux qui finit en râle. La main du boucher était mal assurée, il n'avait pas atteint la jugulaire.

—Maladroit, cria un misérable qui tenait le mousse contre la banquette et l'empêchait d'échapper dans un mouvement convulsif. Tu as frappé à côté.

Croyant que tout était manqué, j'ouvris les yeux et suppliai ces foux furieux de faire grâce, leur promettant de ne rien dire s'ils consentaient à ne point tuer le *ship-boy*. Mais on me répondit par des rires. Le matelot qui avait crié maladroit à l'ancien cuisinier, envoya celui-ci rouler d'un coup de pied, lui arracha le couteau et, après avoir frappé à plusieurs reprises, avec toute la force qu'il put y mettre, la tête du malheureux enfant sur la banquette afin de l'assommer complètement et de l'empêcher de remuer, il se mit à lui découdre le cou, cherchant à mettre à jour l'artère carotide.

Maintenant, je regardais fixement cette brute. Pour James, j'espère qu'il ne souffrait plus. Le bourreau trancha l'artère, et avec une avidité de bête fauve, il appliqua sa bouche sur la plaie qui s'ouvrait béante comme les lèvres d'une boutonnière. J'entendais ses aspirations dégoûtantes et les soupirs de satisfaction qu'il éprouvait à se repaître de ce sang d'enfant. Lorsqu'il n'eut plus la force de sucer, il céda la place à un autre. Huit y passèrent ; à mesure qu'ils s'emplissaient, ils tombaient comme des masses, ressemblant à ces boas constrictors qui, quand ils ont dévoré une gazelle, n'ont plus que l'énergie de s'endormir pour faire leur digestion.

Quand ils dormirent tous, je cherchai à atteindre mes pieds et à me délier. J'y parvins non sans peine, car j'avais une de ces bêtes féroces qui s'était abattue sur moi et qui m'obligeait à agir avec une précaution extrême. Aussitôt dégagé, je me traînai auprès de James et, tirant ma redingote je couvris son petit corps, non sans lui avoir mis sur le front, qu'il avait très beau, un baiser pour Jenny O'Moore, pour sa pauvre mère. Or, quand je l'embrassai, je ne sais si c'est l'effet de l'imagination, il me sembla qu'il eut un tressaillement et qu'il se raidit.

Moi-même je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, j'étais à bord du stationnaire anglais d'Aden. Une canonnière envoyée au-devant de la *Britannia* nous avait rencontrés et nous avait transportés à bord de la frégate *Tiger*. Je fis mon rapport au commodore. Il ordonna de fouiller James. Et comme par les papiers qui étaient cousus dans sa vareuse, on sut qu'il était le fils de Jenny O'Moore, le commodore se contenta de dire :

—Ce n'était qu'un mousse Irlandais !

James n'était pas Anglais. Ses meurtriers l'étaient. Le choléra sévissait en ce moment à Aden. Ils furent retenus à bord de la frégate pour renforcer l'équipage décimé, et John Bull, jugeant qu'il n'y avait qu'un *chien* de moins au monde et que, par conséquent, les matelots de la *Britannia* étant des dignes fils de l'Angleterre, n'a jamais demandé compte à Bob et à ses complices du sang de l'enfant de la Verte-Erin.

Et la mère du pauvre James est morte de faim.

PIERRE MAEL.

Les punaises sont comme bien des gens. Elles n'aiment pas qu'on leur jette de la poudre aux yeux.



LE MARÉCHAL SERRANO, DÉCÉDÉ LE 20 NOVEMBRE



DON CARLOS PRÉTENDANT AU TRÔNE D'ESPAGNE



ALPHONSE XII, ROI D'ESPAGNE, DÉCÉDÉ LE 24 NOVEMBRE



MARIE-CHRISTINE, REINE RÉGENTE D'ESPAGNE

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

—o—
XXXVII

Les traits du faux Paul Harmant se contractèrent. Sa figure prit une expression presque farouche.

—Pourquoi ne le pourriez-vous pas ? s'écria-t-il. En refusant, vous tueriez Mary, cette enfant qui vous adore ! Non ! Non ! vous ne ferez point cela ! ajouta-t-il en tendant vers Lucien ses mains suppliantes, ce serait un crime ! Vous auriez à vous accuser sans cesse de la mort de Mary ! Tout à l'heure, j'ai été cruel peut-être en brisant vos rêves, en déchirant votre cœur, en vous montrant l'abîme dans lequel vous alliez à votre insu vous précipiter. Mais vous ne pouvez m'en vouloir ! J'ai agi comme le chirurgien qui porte le fer et le feu au fond de la blessure afin de la guérir. C'est de la reconnaissance que vous me devez.

—Et cette reconnaissance je l'éprouve, monsieur, car mon chagrin ne me rend point injuste. C'est vrai, l'abîme était ouvert devant moi, vous me l'avez montré, je vous en remercie.

En même temps, le jeune homme tendait la main au misérable qui la prit et la serra dans les siennes, tandis qu'une expression de triomphe rayonnait sur sa figure. Il se croyait déjà victorieux. Lucien continua :

—Mais, vous devez le comprendre, la blessure est trop profonde pour se cicatriser brusquement. Elle saignera longtemps sans doute. Je vous prouverai par tous les moyens en mon pouvoir la reconnaissance que je vous dois, mais je ne saurais mentir, composer mon visage, modifier l'expression de ma voix. Priez donc, mademoiselle Mary de me pardonner si pendant un certain temps je ne profite pas des invitations qu'elle a bien voulu m'adresser. A quoi bon lui montrer une figure assombrie qui ne pourrait être pour elle qu'un sujet de chagrin. Je ne veux me présenter devant elle que les lèvres souriantes, si jamais le sourire revient à mes lèvres. Donc, il faut attendre.

—Mais ce sont ces alternatives d'espoir et de déceptions qui tuent Mary, c'est l'attente qui la brise ! murmura le millionnaire.

Lucien ramassa sur le parquet le procès-verbal qu'un instant auparavant il avait laissé tomber, et il le présenta à Paul Harmant.

—Montrez-lui ceci, monsieur, fit-il. Mademoiselle Mary comprendra "que je ne puis épouser la fille de l'assassin de mon père."

Evidemment ces paroles, dans l'esprit de Lucien, ne s'appliquaient, ne pouvaient s'appliquer qu'à la fille de Jeanne Fortier, mais le double sens apparut, terrible, effrayant, au véritable meurtrier, qui ne put s'empêcher de frissonner et courba la tête.

—Ainsi, dit-il d'une voix tremblante au bout de quelques secondes, mes raisonnements, mes prières, ne pourront changer votre détermination et hâter le bonheur de ma fille ?

—Il me serait impossible de passer outre, répondit Lucien. Donc je vous en prie, n'insistez

pas. Je sollicite de vous quelques jours pour me calmer et pour réfléchir.

—Quelques jours ! répéta le millionnaire. Eh bien, soit ! Mais c'est à Mary qu'il faudra dire cela et non à moi. Mary refuserait de me croire.

—Eh bien ! monsieur, je le lui dirai, fit Lucien, prenant une brusque détermination.

—Quand ?

—Ce soir même. Je vous accompagnerai rue Maitte, et j'aurai l'honneur de causer avec mademoiselle Harmant.

—Je vous remercie, mon cher enfant, fit le millionnaire, et je mets tout mon espoir en vous.

—Voulez-vous me permettre de garder ce procès-verbal pendant vingt-quatre heures ? demanda Lucien.

—Il est à votre disposition. Gardez-le tant que bon vous semblera.

—Voulez-vous, en outre, m'autoriser à m'absenter aujourd'hui de l'usine ?

—Je vous y autorise, mais prenez rendez-vous pour ce soir.



—C'est vous, maman Lison ! dit Lucie en lui souriant.—(Voir page 255, col. 2).

—A six heures et demie précises j'arriverai à votre hôtel.

—Vous dînez avec nous ?

—J'aurai cet honneur.

—C'est entendu, mon cher enfant. Je vous attendrai ou pour mieux dire nous vous attendrons.

Lucien sortit, le cœur gonflé, du cabinet de l'industriel, prévint le contremaitre qu'il s'absentait et gagna le tramway pour rentrer à Paris. S'isolant alors dans sa pensée, il envisagea la situation sous toutes ses faces.

—L'évidence s'impose ! se dit-il. Paul Harmant vient de m'arrêter sur la lèvres du gouffre où j'allais m'engloutir. Lucie est bien la fille de Jeanne Fortier, de cette femme condamnée pour avoir tué mon père ! Je doute que Jeanne Fortier soit coupable, mais Paul Harmant a raison, il y a cent preuves de son crime et pas une de son innocence ! Moi-même je ne puis que douter. Si je poursui-

vais malgré tout mon projet d'épouser Lucie, je soumettrais aux yeux du monde une action inhumaine en offensant une mémoire chère et sacrée. Paul Harmant, irrité contre moi, divulguerait ce secret de honte. Un "tole" général s'élèverait pour me flétrir. Lucie est innocente, la pauvre enfant, mais elle porte un nom maudit, un nom taché du sang de mon père. L'union rêvée est impossible. Elle ne se fera pas. Ah ! pauvre Lucie ! pauvre Lucie ! dont je vais briser le cœur en même temps que le mien. Adieu, mes belles espérances ! Adieu, mon amour ! Adieu, mon avenir ! Adieu, tout !

Et Lucien, la tête penchée sur la poitrine, ne lutta point contre la douleur qui l'écrasait. Arrivé à Paris, il prit une voiture et se fit conduire au quai Bourbon.

En descendant du fiacre, il jeta un coup d'œil sur les fenêtres de Lucie. Il éprouva une émotion poignante et singulièrement pénible en face de la maison où il avait rencontré Lucie pour la première fois, où il l'avait aimée, où il avait fait de si beaux rêves. Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues. Il les essuya d'une main fiévreuse et entra sous la voûte. La porte de la loge était ouverte.

—Ah ! c'est M. Lucien ! s'écria la concierge. Vous tombez bien mal, M. Lucien

—Pourquoi donc ?

—Mlle Lucie vient de sortir à l'instant pour reporter de l'ouvrage chez sa patronne.

—Ah ! fit Lucien. Doit-elle rester longtemps dehors ?

—Elle ne l'a pas dit.

—Maman Lison est-elle chez elle ?

—Non, M. Lucien. Maman Lison n'est point rentrée ce matin déjeuner. Il paraît qu'elle avait un gros travail à faire à sa boulangerie.

—Merci, ma chère dame. Je m'en vais.

—Vous ne voulez pas entrer dans la loge et attendre mam'zelle Lucie ?

—Non, je suis pressé...

—Qu'est-ce qu'il faudra dire à mam'zelle Lucie de votre part ?

—Que je suis venu, voilà tout.

Et le jeune homme se retira. Tout en le suivant du regard, la portière murmura :

—Quel drôle d'air il a aujourd'hui ! Il était si gentil, il n'y a pas encore bien longtemps ! Ah ! voilà, il est en train de faire fortune, de trancher dans le grand, et les grands ça change vite un homme !

Puis, après avoir formulé cette réflexion philosophique, la bonne dame se retira dans sa loge. Lucien était remonté en voiture, se fit conduire à la

boulangerie de la rue Dauphine.

En y arrivant, il vit sur le seuil la personne qu'il venait chercher. Maman Lison venait d'achever son travail et causait avec une pratique. Lucien mit pied à terre. En l'apercevant, la porteuse de pain eut comme un pressentiment de malheur. Elle alla vivement à sa rencontre, et, prise d'un tremblement soudain, balbutia :

—Vous, M. Lucien ! Est-ce que vous venez pour me parler ?

—Oui, maman Lison. J'arrive du quai Bourbon.

—Vous avez vu mam'selle Lucie ?

—Elle était absente.

—Vous aviez quelque chose à lui dire ?

—Oui, et c'est à vous que je le dirai.

—A moi ! répéta la porteuse de pain surprise.

—Oui. Avez-vous terminé votre travail ? Pouvez-vous me donner une heure ?

—Parfaitement, M. Lucien, répondit Jeanne

dont l'inquiétude redoublait ; je suis libre. Voulez-vous que nous allions chez moi ?

Le jeune homme secoua la tête.

—Non, répliqua-t-il, chez moi plutôt.

—Mais qu'avez-vous donc ? Vous paraissez tout bouleversé.

—Ce que j'ai ? Vous allez le savoir. Montez dans ma voiture.

XXXVIII

—Tout de suite, fit la porteuse de pain. Je préviens le patron que je sors et je vous rejoins.

Elle disparut au fond de la boutique. Au bout d'une minute elle revint et s'installa dans le fiacre à côté de Lucien. Ce dernier donna l'adresse au cocher. La voiture roula. Jeanne alors voulut questionner, mais le jeune homme lui coupa la parole.

—Pas ici, maman Lison, lui dit-il. Ce que j'ai à vous apprendre est grave. Attendez pour m'interroger que nous soyons chez moi.

Jeanne Fortier, dont l'inquiétude devenait de l'angoisse, n'insista pas et, silencieuse, s'abandonna à ses réflexions. Après ce qui s'était passé entre mademoiselle Harmant et l'ouvrière, elle pensait bien qu'il allait être question de Lucie, elle n'en pouvait douter, mais de quelle nature serait l'entretien que Lucien allait avoir avec elle ? Cela, elle ne le soupçonnait même pas, et elle éprouvait une appréhension profonde, une terreur instinctive.

Enfin la voiture s'arrêta. Lucien descendit, fit descendre Jeanne, et bientôt ils se trouvèrent en présence l'un de l'autre dans le très modeste appartement qu'occupait le fils de Jules Labroue. Le jeune homme se laissa tomber sur son siège, et ses sanglots longtemps contenus éclatèrent. Jeanne fut effrayée de cette explosion de douleur.

—Monsieur Lucien, s'écria-t-elle, voilà des larmes qui m'en disent plus que de longs discours. Il s'agit de Lucie, n'est-ce pas ? Vous allez me parler d'elle ?

—Oui, répondit Lucien, du geste plutôt que des lèvres.

—Ah ! depuis ce matin, depuis la visite de mademoiselle Harmant, je pressentais quelque malheur.

Le fils de Jules Labroue regarda Jeanne d'un air effaré.

—Mademoiselle Harmant ? répéta-t-il.

—Ignorez-vous qu'elle est venue ce matin chez Lucie ?

—Je l'ignorais.

—Ignorez-vous aussi que mademoiselle Harmant vous aime ?

—Malheureusement, non, je ne l'ignore pas. Depuis trop longtemps déjà je le sais. Mais quel motif l'amène au quai Bourbon ?

—Elle est jalouse jusqu'à l'affolement. Elle venait offrir à Lucie une somme de trois cent mille francs, et plus encore, si elle consentait à vous quitter, à vous oublier, à s'éloigner de Paris et de la France.

—Elle a fait cela ! murmura Lucien stupéfait. Elle a osé proposer à Lucie un semblable marché !

—Oui. Elle a prié, supplié. Elle s'est mise aux genoux de celle que vous aimez en implorant sa pitié, en lui demandant de la laisser vivre, ajoutant que si vous ne consentiez point à l'aimer, il ne lui restait qu'à mourir. Lucie s'est révoltée. Pouvait-elle faire autrement ? N'êtes-vous pas son bonheur et sa vie, à elle aussi ? Si elle avait seulement la pensée que vous songez à vous éloigner d'elle, la pauvre enfant ne survivrait point à son désespoir.

Lucien, entendant la porteuse de pain parler ainsi, se demandait s'il allait avoir le courage de lui révéler le secret terrible. Pendant quelques secondes il resta muet.

—Alors, reprit Jeanne, mademoiselle Harmant, n'obtenant point ce qu'elle voulait, est devenue menaçante. Elle a quitté Lucie en disant qu'elle se vengerait.

—Elle n'est que trop vengée déjà, pensa Lucien.

—Que pensez-vous de cette démarche ? demanda Jeanne Fortier.

Je pense que la jalousie est mauvaise conseillère, et qu'il faut pardonner beaucoup à ceux qu'affole la fièvre d'amour.

Cette réponse causa à Jeanne une stupeur profonde.

—Ainsi vous ne blâmez point mademoiselle Harmant ? s'écria-t-elle.

—Je la blâme, et tout en la blâmant je la trouve bien à plaindre.

—Est-ce que Lucie n'est pas à plaindre aussi, elle ? Est-ce que mademoiselle Harmant n'a point torturé son cœur et fait entrer dans son âme la jalousie, le soupçon, l'angoisse ? Si vous l'aviez vue comme je l'ai vue, sanglotant, la tête égarée, vous auriez compris qu'elle souffre autant qu'on peut souffrir !

—Je la plains de toute mon âme, maman Lison.

—Ne faites-vous que la plaindre ? Ne trouvez-vous pas indigne la conduite de cette fille millionnaire qui croit que le cœur se vend, que l'amour s'achète ? Monsieur Lucien, votre froideur m'épouvante. J'ai peur de vous entendre me dire dans un instant que vous n'aimez plus Lucie, que ces gens-là vous ont parlé d'alliance, de fortune, que les millions vous grisent et vous font oublier la malheureuse enfant qui ne vit que pour vous !

—Et si cela arrivait ? demanda Lucien d'une voix tremblante.

La porteuse de pain pâlit affreusement.

—Vous en avez donc la pensée ? répliqua-t-elle avec violence.

Le jeune homme poursuivit :

—Si je ne devais jamais revoir Lucie ?

—Ah ! vous ne parlez pas sérieusement ! Ne plus revoir Lucie ! Ce serait horrible ! Songez que la mignonne vous adore ! Elle en mourrait ! Non, cent fois non ! Vous ne ferez pas cela !

—Si l'honneur me forçait à le faire ?

—L'honneur consiste à tenir sa parole, et vous avez juré à Lucie de l'épouser !

—S'il existait à cette heure entre nous une barrière infranchissable ?

—C'est impossible, cela ! Ce qui se pouvait hier se peut encore aujourd'hui ! Est-ce donc la fortune de monsieur Harmant qui vous étourdit au point de vous faire perdre la tête ?

—Des révélations m'ont été faites et m'ont indiqué mon devoir.

—Allez-vous donc insulter Lucie en la soupçonnant ?

—La soupçonner ! que Dieu m'en garde !

—Enfin, que vous a-t-on dit contre elle ? Par quelle calomnie odieuse, de méchantes gens ont-ils élevé entre Lucie et vous cette barrière dont vous me parlez ? Qu'ont inventé Paul Harmant et sa fille ? Oseriez-vous me répéter leurs mensonges infâmes ?

—Ils n'ont rien inventé et ils n'ont point menti. Je vous jure que la barrière est infranchissable. Entre Lucie et moi il y a du sang !

—Du sang ! répéta Jeanne Fortier pétrifiée par la stupeur.

—Oui. J'aime Lucie autant que je l'aimais et plus encore peut-être. En me séparant d'elle je ne subis aucune influence, je ne cède à aucune considération d'orgueil, à aucun désir de fortune, je n'écoute que la voix de l'honneur. Hélas ! cette voix me défend d'épouser Lucie.

—Mais pourquoi, enfin ? Pourquoi ?

—Parce que je ne peux donner mon nom à la fille de l'assassin de mon père !

En entendant ces mots Jeanne poussa un cri. D'un mouvement brusque elle appuya ses deux mains sur son cœur comme pour l'empêcher de se rompre. Elle chancelait. Lucien la regardait et ne comprenait pas l'effet foudroyant que ses dernières paroles venaient de produire. Au bout d'un instant la porteuse de pain sembla se calmer.

—Que venez-vous de dire ? demanda-t-elle d'une voix à peine distincte ; j'ai mal compris sans doute. Prétendez-vous que Lucie soit fille de la femme condamnée jadis pour avoir assassiné votre père ?

—La fille de Jeanne Fortier. Oui.

—La fille de Jeanne Fortier ! cria l'évadée de Clermont. Sa fille ! elle ! Lucie, sa fille !

Jeanne paraissait frappée de folie. Son secret allait lui échapper. Elle allait dire : "Ma fille !" La raison lui revint assez vite pour l'empêcher de livrer le mystère de sa vie au fils de Jules Labroue, de l'homme qu'on l'accusait d'avoir assassiné.

—Voyons, maman Lison, qu'avez-vous ? demanda Lucien, stupéfait d'une si violente émotion, quoiqu'il connût la grande amitié que la brave femme portait à Lucie.

—Ce que j'ai ? répondit Jeanne en hésitant et en cherchant ses mots pour ne point se trahir. Je n'ai rien. Mais la nouvelle que vous venez de m'apprendre m'a causé une telle surprise qu'il m'a semblé sentir ma tête s'égarer. Maintenant encore je puis à peine croire ce que je viens d'entendre. Lucie la fille de Jeanne Fortier ! Est-ce possible ! Comment le savez-vous ? En avez-vous la preuve ?

—J'en ai la preuve authentique.

—Cette preuve, vous l'avez sur vous ?

—Oui.

—Montrez-là moi. Montrez-là moi !

—La voici.

Lucien tendit à Jeanne le procès-verbal de dépôt de la petite Lucie à l'hospice des Enfants-Trouvés, procès-verbal que lui-même avait reçu de Paul Harmant. Jeanne le lui arracha des mains et le lut avidement.

—C'est ma fille, c'est bien ma fille ! se disait-elle tout bas, j'en avais le pressentiment, voilà donc pourquoi je l'aimais à donner tout mon sang pour elle ! Et je ne puis rien dire, rien faire. Il faut que je me taise ! Je suis impuissante pour la sauver.

Eh bien, êtes-vous convaincue ? demanda Lucien. L'évidence est là, vous ne pouvez le nier !

—Oui, c'est vrai, balbutia Jeanne. Lucie est bien la fille de Jeanne Fortier, la condamnée ; mais si sa mère a commis des crimes, en est-elle responsable ? Doit-elle être châtiée pour une faute qui n'est pas la sienne ? N'échappera-t-elle point à l'héritage de honte imméritée ? Il serait noble et grand de lui tendre la main ! Il serait cruel de l'abandonner !

XXXIX

—Lui tendre la main ! s'écria le fils de Jules Labroue, Dieu m'est témoin que je le voudrais, mais je ne le peux pas.

—Pourquoi ? demanda Jeanne.

—Sa mère a tué mon père ! Comprenez donc cela.

—Je le comprends, oui, c'est horrible si c'est vrai, mais est-ce vrai ? Vous-même, je vous l'ai entendu dire et répéter, vous croyez la mère innocente.

—Je l'ai cru. Je le crois encore.

—Eh bien ?

—Le doute n'est pas la certitude, et ma croyance n'est point une preuve. Si je voyais Jeanne Fortier, je lui dirais : "La justice humaine n'est point infaillible, et nombreuses sont ses erreurs. Vous avez été condamnée, vous pouviez n'être point coupable. Démontrez-moi votre innocence, soyez mon guide au milieu des ténèbres, et je prendrai votre cause en main, je consacrerai ma vie à obtenir votre réhabilitation. Je le ferai pour vous, je le ferai surtout pour votre fille, que j'aime."

Pendant un instant la malheureuse mère, en entendant parler Lucien, eut l'envie de lui crier : "Mais Jeanne Fortier, c'est moi !" La réflexion l'arrêta cette fois encore. A quoi servirait-il un aveu ?

Donc, Jeanne ne pouvait que répéter : "Je suis innocente, je le jure !"

A quoi bon ? Aujourd'hui et au jour du jugement, tout l'écrasait.

—Ainsi, la pauvre Lucie est condamnée ! fit-elle avec des sanglots dans sa voix. La honte de sa mère fera son malheur. Abandonnée aujourd'hui, elle sera sans doute oubliée demain ! C'est bien cruel et c'est bien injuste, mais je ne vous adresse aucun reproche. Je comprends que vous ne pouvez unir votre nom sans tache à son nom déshonoré.

—Le monde ne le pardonnerait pas, répliqua Lucien. Le monde me traiterait de fils dénaturé !

—Comment saurait-il votre secret ?

—On le lui révélerait bien vite.

—Qui donc ?

—Les gens ayant un intérêt à se venger de Lucie et de moi.

—Le millionnaire Harmant et sa fille, n'est-ce pas ? Ils vous ont menacé de cela peut-être !

—Le père m'en a menacé, c'est vrai.

—Et il le ferait comme il l'a dit. Cet homme veut que vous sauviez la vie à son enfant. Pour cela, il faut sacrifier l'enfant de Jeanne Fortier. Que lui importe ? Sa fille avant tout ! Mais pourquoi m'avez-vous amenée ici ? Est-ce pour me char-

ger d'apprendre à Lucie qu'elle ne doit songer à sa mère qu'avec horreur, avec haine?

—C'est pour vous prier de lui faire comprendre que mon honneur creuse entre nous un abîme.

—Et vous croyez, répliqua Jeanne violemment, que je vais révéler à Lucie quel est le sang qui coule dans ses veines? Vous voulez qu'aux douleurs de l'abandon j'ajoute la flétrissure, la honte? Eh! ne comptez pas sur moi pour cela, M. Lucien, je n'en aurai jamais le courage!

—Maman Lison, il ne faut pourtant pas laisser à Lucie un espoir qui la ferait p'us tard souffrir davantage.

La porteuse de pain sentit les sanglots l'étouffer. Elle ne répondit pas un mot et se dirigea vers la porte.

—Maman Lison, répéta le jeune homme en allant à elle et en lui prenant la main.

Jeanne retira vivement cette main.

—Adieu, monsieur Labroue! fit-elle. Adieu.

Et elle s'élança dehors, sans qu'il fût possible à Lucien de la retenir.

—Pauvre Lucie! murmura-t-il en se laissant tomber sur un fauteuil; pauvre enfant bien aimée, pourquoi faut-il que tu sois la fille de Jeanne Fortier!

Pendant longtemps, il resta pensif, absorbé dans sa douleur, ne s'apercevant même pas que de grosses larmes inondaient ses joues. Tout à coup il se leva, prit le procès-verbal que la porteuse de pain avait posé sur une table, le plia, le mit dans sa poche, et regagnant le fiacre qui l'attendait en bas, se fit conduire chez Paul Harmant.

* * *

Une fois sortie de chez Lucien, Jeanne donna un libre cours à ses pleurs. Elle descendit l'escalier comme une trombe et se mit à marcher dans les rues d'un pas rapide et saccadé, ayant l'air d'une folle, heurtant les piétons sur son passage. Sans cesse et presque à haute voix, elle répétait ces mots:

—Ma fille. Lucie est ma fille. J'ai rencontré ma fille.

Peu à peu, le grand air la calma; la fièvre qui brûlait son sang et faisait battre ses tempes s'apaisa. Arrivée en face de la gare du Havre elle prit une voiture pour aller au quai Bourbon. Dans ce fiacre elle se mit à penser, à réfléchir.

—Ainsi, se dit-elle, Dieu m'a conduite auprès de l'un de mes enfants, auprès de ma Lucie! Je la voyais chaque jour, et, sans savoir pourquoi, chaque jour je l'aimais davantage. Elle était heureuse. Je me sentais heureuse de son bonheur. Et voilà qu'au moment où je découvre qu'elle est ma fille, le malheur la frappe! Quelle fatalité a donc permis qu'elle se prit d'amour pour le fils de l'homme qu'on m'accuse d'avoir assassiné! La honte du crime que je n'ai pas commis, l'opprobre de la condamnation injuste que j'ai subie, rejaillissent sur mon enfant!

La voiture s'arrêta, après avoir parcouru l'espace séparant la rue Saint-Lazare du quai Bourbon. Jeanne descendit, paya son cocher et entra dans la maison. Elle avait hâte d'embrasser sa fille. La concierge l'arrêta au passage par ces mots:

—Dites donc, maman Lison, notre ancien locataire, monsieur Lucien Labroue, est venu vous demander.

—Ah! fit la porteuse de pain en feignant la surprise.

—Est-ce que vous ne l'avez pas vu à votre boulangerie? Il devait y aller.

—Non, je ne l'ai pas vu. Bien sûr, ce qu'il avait à me dire n'était guère pressé.

—Je lui ai trouvé l'air tout drôle.

—C'est qu'il était préoccupé; il a tant de travail. Mam'selle Lucie est-elle là-haut.

—Il y a déjà longtemps qu'elle est rentrée.

—Je monte.

Jeanne gravit l'escalier avec une invraisemblable rapidité. Elle mit la main sur la serrure, fit jouer la clef et franchit le seuil. Lucie travaillait. Elle tourna la tête vers la porte. La veuve de Pierre Fortier faisait des efforts inouïs pour ne pas se trahir, pour ne point crier à la jeune fille, en lui ouvrant ses bras:

—Viens embrasser ta mère!

Elle eut le courage d'imposer silence à sa ten-

resse maternelle. Elle eut la force de paraître calme.

—C'est vous, maman Lison! dit Lucie en lui souriant.

—Oui, c'est moi, mignonne. C'est moi, chère enfant. C'est moi, ma fille chérie.

La porteuse de pain embrassa l'ouvrière avec effusion, puis ajouta:

—Vous êtes sortie, mignonne?

—Oui. Je suis allée chez madame Augustine reporter de l'ouvrage, mais je le regrette.

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

A mort d'Alphonse XII, roi d'Espagne, aura une influence capitale sur les destinées de ce pays, et fera peser une responsabilité formidable sur les hommes politiques de la présente génération qui sont mêlés activement aux affaires politiques.

Alphonse XII est mort âgé de vingt-huit ans, laissant le redoutable héritage de la couronne de Castille à sa fille aînée, une enfant de cinq ans, dont la mère, Marie-Christine, qui est une archiduchesse autrichienne, âgée de vingt-sept ans, a été nommée régente. Dans l'état d'agitation et de rivalité chroniques dans lequel se débat l'Espagne, il est impossible de ne pas concevoir de vives inquiétudes sur les perturbations qui menacent le pays d'une nouvelle série de dissensions.

La situation est la même qu'à la mort de Ferdinand VII, en 1833, d'où procèdent toutes les calamités qui ont désolé l'Espagne depuis cette époque jusqu'à nos jours. Par suite de l'abolition de la loi salique, en 1830, la succession royale passait sur la tête de l'infante Isabelle, alors âgée de trois ans, dont l'oncle, Don Carlos, refusant de connaître le statut qui rétablissait l'hérédité directe sans distinction de sexe, a commencé la sédition qui a été depuis en permanence dans le royaume. L'analogie est frappante. Une enfant de cinq ans va se trouver dépositaire de la puissance souveraine sous la puissance d'une jeune femme étrangère, déjà impopulaire, en face des mêmes prétentions, que le petit-fils du premier Don Carlos n'a pas abdiquées, avec cette complication, plus redoutable encore, de l'accroissement progressif et désormais irrésistible, du parti républicain.

Un soulèvement carliste est imminent en Navarre, disent les dépêches. Toutes les factions est sous les armes, et la fidélité de l'armée est aujourd'hui la seule barrière qui arrête, ou du moins qui suspende une conflagration générale.

Le lendemain de la mort d'Alphonse XII, il a été suivi dans la tombe par un des hommes qui ont joué le plus grand rôle dans les guerres civiles qui se sont succédé en Espagne depuis la mort de Ferdinand VII. Le nom du maréchal Serrano, qui vient de mourir, et dont le portrait se trouve dans une autre page, est mêlé, dans tout le cours des événements de cette période d'un demi-siècle, à ceux d'Espartero, de Narvaez, de Prim, et de tant d'autres qui ont tour à tour occupé et combattu le pouvoir sous le règne d'Isabelle et la régence de Marie-Christine. La participation active de Serrano aux affaires publiques n'a cessé qu'à l'avènement du roi Alphonse.

THOMAS A. HENDRICKS
(Voir gravure)

THOMAS A. Hendricks, vice-président des Etats-Unis, mort le 25 novembre dernier, à Indianapoli, était originaire du comté de Maskingum, Ohio, était né en 1819. M. A. Hendricks était avocat et représenta un district de l'Etat de l'Indiana, au Congrès, de 1851 à 1855. Il fut nommé l'année suivante (1856) commissaire général du département des terres du gouvernement, position qu'il occupa jusqu'en 1876. Au commencement de la guerre civile, il était colonel d'un régiment, mais il se démit de ses fonctions à la suite d'un différend soulevé par l'administration. Mis en nomination comme vice-président des Etats-Unis en 1876 et à la convention de 1880, les démocrates le proposèrent comme candi-

dat à la présidence, mais il préféra donner toute son influence au général Hancock.

Le même parti le proposa de nouveau pour la présidence en 1884, mais pour la seconde fois il préféra appuyer la candidature de M. Cleveland, et fut aux mêmes élections élu à la vice-présidence presque malgré lui.

M. Hendricks est le cinquième vice-président des Etats-Unis qui est mort dans l'exercice de ses fonctions. Il laisse de profonds regrets dans le cœur de ses amis politiques et particuliers.

Les Américains résidant à Montréal ont envoyé un splendide monument fait de fleurs naturelles, pour être placé dans la chambre mortuaire du vice-président Hendricks.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de novembre a eu lieu le 7 décembre, dans la salle de conférence de la *Patrie*.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant:

1er prix, No.	16,601.....	\$50
2e prix, No.	16,288.....	25
3e prix, No.	11,795.....	15
4e prix, No.	14,863.....	10
5e prix, No.	2,005.....	5
6e prix, No.	21,706.....	4
7e prix, No.	19,069.....	3
8e prix, No.	9,360.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun

14,407	6,910	1,347	731	7,554	8,639
14,868	16,205	22,631	11,628	13,384	5,650
5,566	9,099	12,293	12,182	20,132	12,146
4,376	18,691	5,812	7,232	1,167	18,880
2,073	3,695	13,078	13,937	6,788	22,655
7,944	20,794	18,762	13,653	12,570	21,651
13,061	18,388	20,915	14,042	9,390	11,052
21,909	8,704	14,513	22,916	2,193	1,723
1,182	8,648	2,810	3,530	13,608	22,561
5,622	21,670	15,080	1,581	21,224	20,314
9,285	16,836	22,788	2,392	1,592	8,427
18,428	4,760	11,705	12,800	7,387	4,937
20,812	12,592	9,920	21,768	1,399	2,749
17,017	8,545	2,563	14,013	15,630	21,739
19,859	9,300				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRE du mois de novembre sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue St-Jean, Québec.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 144.—ENIGME

Si de paille on m'a faite,
Evidemment la bête
Pourra de moi jouer;
Mais si je suis de cuir,
C'est aux pieds de son maître
Qu'on me verra paraître.

SOLUTIONS :

No 141—Il avait 64 élèves.
No 142—La lettre T.

No 143

BLANCS. NOIRS.
1 D 7e T R 1 C prend C
2 T pr. F, échec double et mat.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Mlle Eva Lanctôt, Mlle Eugénie Cinq-Mars, Jos. Letellier, A. Lachance, Montréal; Mlle Delima Pelletier, l'Islet; Jos. Brouillet, Island Pond; Mlle Marie Roy, Lévis; Z. Maranda, Québec.
Problèmes et rébus.—J. H. Moulin, Drummondville; H. Joncas, Québec; Philéas Roy, Lévis; Chs Naulin, Montréal.
Rébus.—Maxime Bergeron, Théodore Vigeant, Montréal; Mlle Odile Gagné, Québec
Echecs.—E. P. Turgeon, Montréal.

REBUS.



LES COMMANDEMENTS DE L'ÉPOUX

- I
Sur les cinq heures tu te lèveras,
Et réchaufferas ta maison viteinent.
- II
Seul à genoux tu te prosternerás,
Et adoreras Dieu dévotement.
- III
De toutes tes forces, tu travailleras,
Et feras tous tes travaux promptement.
- IV
Vieille routine tu repousseras,
Et suivras le JOURNAL fidèlement.
- V
Tes garçons et filles tu instruiras,
Et apprendras à vivre saintement.
- VI
Toute liqueur forte répudieras,
Et boiras de l'eau pure seulement.
- VII
Ces commandements tu observeras,
Et t'en repentiras aucunement.

CHOSÉS ET AUTRES

—Si quelqu'un vous dit qu'il n'est d'aucun parti, commencez par être sûr qu'il n'est pas du vôtre.

—Pour être belle il faut : Trois choses blanches : la peau, les dents, les mains ; trois choses courtes : les dents, les oreilles et... la langue ; trois choses noires : les yeux, les sourcils, les cils ; trois choses longues : la taille, les cheveux, les mains ; trois choses petites : le nez, la tête, les pieds ; trois choses rondes : Le bras, la jambe... et la dot.

Avis à nos lectrices qui réunissent les choses blanches, les choses noires, les choses longues, les choses courtes, les petites choses et les choses rondes.

IMPORTANT

C'est avec beaucoup de plaisir que j'annonce au public que j'ai été guérie d'une maladie que les médecins supposaient être un cancer ou une tumeur dans les organes génitaux, par Geo. Tucker, le guérisseur sauvage, No 86, rue Saint-Laurent. Les médecins désespéraient de moi quand je me suis adressée à lui, et une semaine après j'étais sauvée d'une mort que l'on considérait comme certaine. Je ne pourrais le recommander trop chaleureusement aux personnes qui souffrent et au public en général.
Madame HENRI SURPRENANT,
No 104, rue St-Martin, Montréal.

VOYEZ ! 40 magnifiques CARTES-CHROMOS avec votre nom très bien imprimé pour dix (10) cents seulement. Echantillons envoyés pour cinq (5) cents. Ecrivez immédiatement. Agents demandés. Adressez-EMIL H. RODIN, Cokato (Wright Co.), Minn.

EMIL H. RODIN, marchand de Chromos et Cartes de Visite, qui vend bon marché. Vous pouvez avoir quarante (40) magnifiques Cartes-Chromos, avec votre nom bien imprimé, pour 10 cents. Echantillons de toutes sortes envoyés pour 5 cents. Ecrivez immédiatement. Agents demandés. Adressez-EMIL H. RODIN, Cokato (Wright Co.), Minn.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau, 20 Spruce St., where advertising contracts may be made for it in NEW YORK.

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent.

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

6531

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me	"	-	25
3me	"	-	15
4me	"	-	10
5me	"	-	5
6me	"	-	4
7me	"	-	3
8me	"	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



LES REMÈDES DE GEO. TUCKER, le guérisseur sauvage, No 86, rue Saint-Laurent, Montréal, sont vendus seulement dans les pharmacies et épiceries. Demandez le "Sirop Botanique de Tucker," "Arrapalo" ou "Baume des Montagnes Vertes," "Poudres Indiennes de Tucker pour les Vers," les "Emplâtres de la Montagne Verte." Envoyez vos ordres au No 86, rue St-Laurent. Il y a aucun colporteur d'autorisé vendre pour moi sur les marchés ou de porte en porte.

Exigez que le portrait du guérisseur sauvage et le nom de la compagnie des Montagnes Vertes soient sur chaque bouteille ou boîte que vous achèterez.



A. NATHAN,

Importateur et marchand de

Cigares de la Havane et domestiques.

PIPES EN BRUYERES

ET AUTRES

ARTICLES DE TABACONISTES,

EN GROS ET EN DÉTAIL,

71 — RUE SAINT-LAURENT — 71

MONTREAL

Succursale au No. 1916, rue Notre-Dame

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE

LEFRANCOIS FRERES.

614, Rue Ste-Catherine,

MONTREAL

Assortiment complet et choisi de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LEON après chaque repas, et à jeun pour la constipation. En buvant cette eau merveilleuse vous éviterez la Picote et autres maladies contagieuses.

E. MASSICOTTE & FRERE, seuls agents pour Montréal.

217, rue St-Elizabeth (Téléphone No. 810 A.)

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

CARTES A JOUER

—000—

Les propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ peuvent fournir aux familles et au commerce en général de

JOLIES CARTES A JOUER

aux prix modiques suivants :

	1ère qualité.	2me qualité.
La grosse.....	\$10.00	\$5.00
La douzaine.....	1.00	0.50
Le jeu.....	0.15	0.10

Les commandes de la ville et de la campagne exécutées avec diligence. Conditions : comptant.

BERTHIAUME & SABOURIN,
30, rue St-Gabriel, Montréal.

VICTOR ROY

ARCHITECTE,

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

ILLUSTRATED SPONGING WORLD, journal illustré, publié à New York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.